

Poquelin  
contre Molière



**Francis Huster**

Poquelin  
contre Molière

**ARMAND COLIN**

Directeur artistique : Nicolas Wiel  
Illustration de couverture : © Casajordi  
Photo du bandeau, Francis Huster : © Christine Renaudie

Illustrations in texte : © Emmanuel Brière-Le Moan (Louis Juvet en Don Juan et Tombeaux de Molière et La Fontaine); © Vasana Vongvilay (pour toutes les autres illustrations)

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2021  
Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
ISBN 978-2-200-62598-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

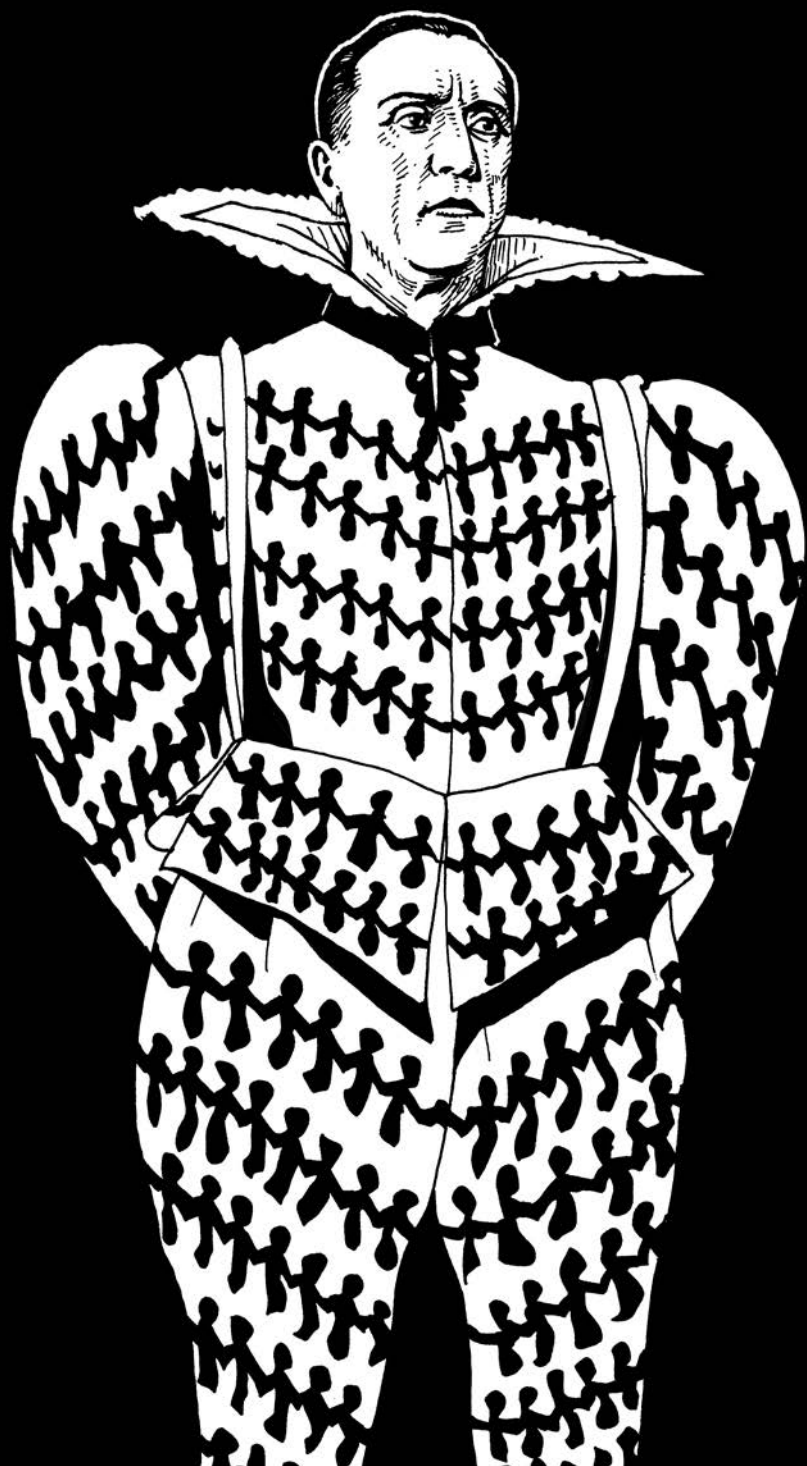
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Note de l'éditeur sur les illustrations

**L**es illustrations originales réalisées à l'encre et intégrées dans cet ouvrage se présentent sous deux formes. La première et la dernière sont signées Emmanuel Brière-Le Moan et représentent Louis Jovet dans le rôle de Don Juan et les tombes de Molière et La Fontaine au Père-Lachaise. Entre les deux, Vasana Vongvilay a réalisé 10 illustrations revisitant la vie de Poquelin-Molière selon la vision de l'auteur. Celui-ci a voulu, pour ce faire, qu'elles aient un côté naïf, comme si elles avaient été faites par ce petit orphelin de dix ans, Jean-Baptiste Poquelin, bouleversé et encrant sa vie rêvée.



Poquelin contre Molière





*à Louis Jouvet,  
notre Patron.*



*Joue sur ton clavier d'âme ! il est  
plus étendu que tu ne le crois.*

J.-L. Barrault à  
F. Huster



## Pré-texte

**L'**auteur fait ce qu'il veut de ses personnages. Il a la main sur eux. Certains prétendent, notamment les auteurs dramatiques, que ce sont leurs créatures qui finissent par avoir le dernier mot et qu'elles leur dictent à partir d'une prise de pouvoir ce qu'elles veulent dire sans se soucier de leur créateur. Mais n'est-ce pas plutôt un jeu de l'esprit de l'écrivain, qui ainsi se déculpabilise d'un échec en faisant porter la responsabilité au personnage qui, ayant fait taire l'auteur, a fini par dire et faire n'importe quoi ? Ou bien encore une modestie hypocrite, l'air de dire du côté de l'auteur qu'il n'y est pas pour grand-chose et qu'au bout, tout le mérite du succès obtenu vient du personnage lui-même dont le signataire de l'œuvre n'a fait qu'obéir à ses ordres ? Cyrano ayant obtenu ce qu'il voulait de Rostand, Hamlet de Shakespeare, Phèdre de Racine, Dyonisos d'Euripide, et tant d'autres tels Astérix de Goscinny, Lucky Luke de Morris, Mickey de Walt Disney, Tintin de Hergé, d'Artagnan de Dumas et bien sûr Gervaise de Zola, Vautrin de Balzac ou Jean Valjean de Hugo !

Mais qu'en est-il lorsque l'auteur lui-même sur scène ou à l'écran devient l'interprète de sa créature ? Chaplin en Charlot ou pour *Les feux de la rampe* ? Guitry en Debureau ? Guitry en Talleyrand ? et bien sûr Molière en Sganarelle ? Molière en Jourdain ? Molière en Alceste ? Le cas Guitry est vite résolu. Et lui a joué un sale tour ! Dans la salle, le public se régalaient de voir Sacha Guitry avec le personnage écrit par Guitry. C'est Sacha que l'on venait admirer. Sacha dans la nouvelle pièce de Guitry. Et à tel point qu'on n'a en retour jamais considéré Sacha Guitry comme un acteur qui jouait un rôle mais comme un auteur qui jouait ses pièces. C'est lui qui montait sur scène. D'où la certitude affichée de Guitry qu'après lui, ses pièces ne seraient plus jouées parce que son auteur, mort, ne les interpréterait plus. Molière a-t-il pensé de même ?

Lui non plus n'a jamais été considéré comme comédien mais comme l'auteur Poquelin se permettant le culot de jouer ses pièces. À tel point que ce Molière jouant du Poquelin s'est approprié l'œuvre même devenue peu à peu du Molière. Molière n'a pourtant jamais écrit une seule de ses pièces. C'était Jean-Baptiste Poquelin ! Mais bon Dieu, pourquoi Poquelin a-t-il pris ce masque, ce pseudonyme de Molière sur scène ? Ce que Guitry n'a pas fait.

J'ai donc, avec une totale inconscience, entrepris de partir à la recherche de ce Poquelin perdu, de ce Molière perché, pour tenter de découvrir la vérité ! Comment les

mettre face à face et qu'enfin ils osent s'affronter ? La dernière pièce de Poquelin étant le prétexte trouvé, ce soir de la dernière apparition de Molière sur scène dans *Le Malade imaginaire*, lorsque l'auteur s'invite dans la loge du comédien à quelques minutes de la représentation. Il n'y aura bien sûr aucune narration puisque moi-même, Francis, je n'étais pas là ! Il ne peut donc y avoir un tiers qui, comme à l'usage, enroberait de descriptions, de considérations, de sauce écrite en somme, ce duel où seule la parole tient sa place et ne la cède à personne.

Alors jouons profil bas et écoutons-les. Comme si nous les entendions sans qu'ils s'entendent eux-mêmes.

Molière se maquille lorsque Poquelin dans le miroir apparaît... ce 21 février 1673...





MOLIÈRE – Que fais-tu là Poquelin ?

POQUELIN – Puis-je t'aider ? Tu n'as rien à craindre.

MOLIÈRE – Es-tu sérieux ?

POQUELIN – Bien sûr je le suis. La Grange m'a prié de venir au plus vite.

MOLIÈRE – Pour prendre soin de Molière ? Ton comédien ?

POQUELIN – Non ! Pour protéger ma pièce : « Le Malade Imaginaire » ! Tu plombes la première scène, le monologue d'Argan – C'est un soliloque, il se parle à lui-même ! Tu as le culot d'en faire un monologue, donc de parler à la salle, cabotin que tu es ! Et la comédie ne décolle pas. Elle rase. Le public entre chez toi Molière au lieu d'entrer chez lui, Argan !

MOLIÈRE – La Grange n'a aucun flair sur ce qui est bon et ce qui ne l'est pas !

POQUELIN – C'est toi qui ne sens plus. Une fois que tu t'es mis une idée en tête, tu ne la lâches plus et tu me l'attribues. La Grange m'a convaincu !

MOLIÈRE – C'est à choisir entre lui et moi ! Tu n'avais qu'à juger par toi-même !

POQUELIN – Je sais très bien que je ne vais jamais en salle. Ce n'est pas la place d'un auteur.

MOLIÈRE – Alors ne porte aucun avis sur ce que tu ne connais pas par toi-même !

POQUELIN – Je ne prétends pas avoir un avis, ce qui serait un jugement, mais avancer une opinion qui est un constat.

MOLIÈRE – Celui de mon succès. Encore une fois.

POQUELIN – Celui d'une trahison. Une fois de plus.

MOLIÈRE – La jeunesse s'enfuit, Poquelin, mais son ombre reste en nous jusqu'au bout. C'est elle qui recouvre chacune de tes réussites ! Si tu t'en échappes, tu te trahis pour suivre la meute des autres ! Comme dans tes pièces ratées parce que tu t'es mis au niveau des confrères sans ombres de jeunesse. Moi vois-tu, c'est l'ombre du rôle qui me couvre, me protège, me transfigure. Et non la mienne sur lui. Encreur plumeur, tu ne sais même pas en quoi consiste cette ombre ! Tente donc de me contredire !

POQUELIN – Ce qui reste du rôle après la représentation ! Il reste une part du rôle en chacun des spectateurs. Une part d'Alceste. Une part de Rodrigue. Ou de Phèdre.

MOLIÈRE – Mais non pas son ombre. Elle m'appartient. Elle est devenue mienne. Elle n'apparaît que pendant la représentation et s'en retourne avec moi. Quelle est cette ombre ? Ce qui ne te doit rien. Et me doit tout. Ce qui

échappe au rôle. Malgré lui. Et grâce à moi. Son âme. L'ombre est son âme devenue mienne.

POQUELIN – Je ne me connais qu'un seul mérite, et c'est celui de faire rire de ce qui est à pleurer. Et une mission qu'il me fallut accomplir : ne jamais faire pleurer de ce qui ne me fait pas rire. Rire est ma seule arme contre laquelle tout ploie. Rien ne résiste au rire car lui résiste à tout. Il se moque de tout. Peu lui importent les convenances. Il se fiche des a priori. Il n'a peur de rien, il s'incruste où il veut sans qu'on le lui demande, il attend son heure, et quand l'envie lui prend d'apparaître il est déjà là, il nous prend, il ne nous lâche plus s'il lui plaît, il peut même être cruel, voire insolent et rassurant, il est ce bienfaiteur qui remet tout en place, qui nous libère de nos angoisses, lui seul fait reculer la peur, lui seul règne en maître et lorsqu'on s'apprête à le vénérer, il a disparu et nous manque déjà !

MOLIÈRE – Le tragédien s'offre à l'extase d'être dans l'émotion d'un ailleurs en scène. Inaccessible au commun des acteurs. Le comédien, lui en comédie, s'offre au public. Qui le lui rend.

POQUELIN – Tu es en retard ! Le rôle ne t'a pas attendu. Il a déjà foutu le camp. Et tu n'es pas près de le rattraper.

MOLIÈRE – J'ai joué le rôle.

POQUELIN – Non, le rôle s'est joué de toi. Il t'a laissé toute la scène. Lui est resté dans le miroir de ta loge. De l'autre côté. Il s'est amusé de te voir te maquiller. Comme

tu en profitais aussi pour maquiller ton âme. La sienne est restée en loge. Bien au chaud.

MOLIÈRE – Où suis-je donc, moi, pendant la représentation où, métier oblige, je dois être devenu d'apparence le rôle et non seulement me faire passer pour lui, qu'il soit Arnolphe, Alceste, Sganarelle, Jourdain ou Scapin, mais en même temps faire oublier Poquelin pour que seul, en liberté, Molière apparaisse ? Je suis chez moi en scène et cela suffit pour que je n'éprouve aucun besoin d'en rajouter et de me montrer.

POQUELIN – Comment construire une intrigue, y as-tu seulement songé ?

MOLIÈRE – Je ne te serais pas d'un grand secours là-dessus.

POQUELIN – Je réunis tous mes personnages sur ma comédie navire où je les embarque. J'ai beau les remonter à la surface, mes poissons, rien ne prouve que les bonnes prises soient là. Que de personnages ai-je rejetés à la mer hors sujet dans ma corbeille !

MOLIÈRE – Comment déceler les bons des mauvais ? Qu'est-ce donc qui les différencie ?

POQUELIN – Leur faille ! Le personnage qui nous regarde et celui qui ne voit que lui. Le premier s'ouvre à nous. Le second a fermé toutes les portes. Il n'y aura rien à en tirer. Celui qui n'est que sur lui se maîtrise donc. Il m'ignore. Et me fuit. Je ne le rattrape pas. Il m'a échappé. Alors que le bon m'oblige à le faire réagir à toute l'intrigue. Elle